N° 1207. DIMANCHE 12 NOVEMBRE 1865 10me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 11 Novembre 1865

BULLETIN

La curiosité du monde politique, impatient d'être édifié sur la marche que se propose de suivre le nouveau cabinet anglais, n'aura pas tardé à être satisfaite. Le banquet du Lord-Maire, qui a eu lieu jeudi, a donné en effet, au comte-Russell et ensuite à M. Gladstone, l'occasion d'esquisser le programme de leur politique. Nous disons « esquisser » car le successeur de Lord Palmerston. a fait, dans son exposé en réponse au toast porté par le Lord-Maire à la « santé du ministère » une assez large part aux éventualités,

La politique extérieure tient une place modeste dans les préoccupations du président du Conseil, le traité de commerce, entre la France et l'Angleterre, continue a être le trait d'union qui corroborera les sentiments d'amitié qui existent entre les deux nations ; quant aux Etats-Unis, Lord John Russell ne demande pas mieux que de les voir progresser dans la voie du progrès et de la prospérité. En ce qui concerne la question capitale du moment, celle de la Réforme, on peut dire que l'orateur a évolué autour d'elle sans oser l'aborder en face : « Il serait très téméraire de ma part, a-t-il dit entre autres, d'entrer dans les détails des mesures que le Gouvernement se propose de soumettre au Parlement, mais je peux dire que le Gouvernement croira de son devoir de consulter les vœux de la majorité du pays.

M. Gladstone, répondant à un toast porté à la Chambre des communes, s'est montré un peu plus explicite que le comte Russell. « La Chambre des communes, » a fait observer le chancelier de l'échiquier. sera guidé par les traditions du Parlement, influencée par l'opinion éclairée du pays, et si, dans l'avenir, vous portez de nouveaux toasts à la Chambre des communes, elle aura sûrement fait quelque chose pour avancer l'œuvre du progrès. »

La conclusion que nous pouvons tirer des discours que nous venons de mentionner est que les résolutions du cabinet Russell-Gladstone ne sont pas encore fixées ; il tentera quelque chose très vraisemblablement dans la prochaine session, en faveur de la Réforme, mais il laissera aux meetings la tâche de déterminer les limites dans lesquelles devra se faire cette tentative.

Les nouvelles du Mexique apportées par le paquebot la *France* ont, dit-on une importance toute spéciale. La résistance juariste, dit le *Bulletin de Paris*, auquel nous empruntons ces lignes, parait toucher à son terme : la fuite de l'ex-président au Texas est confirmée ; la situation militaire et sanitaire continue à être satisfaisante, l'armée indigène s'organise à Mexico et dans les districts, ce qui promettra, dans un temps prochain, le rapatriement d'une partie de nos troupes, M. le conseiller d'Etat Langlais est arrivé à la Vera-Cruz le 10 octobre ; il est attendu dans la capitale pour l'organisation du service des finances. Les dépêches ne mentionnent pas la nouvelle rapportée par des journaux de New-York de l'adoption du prince Iturbide comme successeur de l'Empereur Maximilien.

J. REBOUX

Le Congrès de Liége.

Le Congrès de Liége a été décidément une bonne fortune. Il a égayé les Belges, attristés un moment par la brochure de M. Deschamps, il a rendu intéressante la lecture de l'*Indépendance*.

Car c'est dans l'*Indépendance* que nous avons lu, de préférence le compte-rendu de ce Congrès. Nous aurions pu consulter nos propres correspondances, mais nous nous en sommes méfiés. Notre collaborateur s'était rendu sérieusement à Liége, et sérieusement il avait sténographié les discours des orateurs !

Il fallait un vaudevilliste au Congrès de Liége.

On n'a pas oublié l'aventure des « chevaliers du crêpe. » Un émule de ces ennemis du drapeau tricolore a traité le lendemain la question de l'enseignement politique. — Quand nous demandons, a-t-il dit naïvement, la réforme des études de droit et de médecine, nous sommes juges et parties; mais l'enseignement de la politique, c'est autre chose. Nous avons le droit de tout dire, *et je propose pour modèles.... Danton et Marat* !

L'orateur a été salué de bravos. Tout fier de ce succès, il a repris sa harangue pour indiquer les premières leçons de politique à étudier. Il s'agit d'abord de « délivrer la Pologne, » *première leçon* : « de secouer l'oligarchie britannique, » *deuxième leçon* ; de « débarrasser » l'Allemagne de ses ducs, « vendeurs et trafiquants de peuples, » *troisième leçon* ; enfin, *quatrième leçon*, — il faut citer textuellement :

« Relever la France abaissée sous le poids des traitres et « des bandits. »

L'assemblée murmure. L'orateur répète sa phrase, l'assemblée siffle. L'orateur fouille ses poches ; l'assemblée se lève. L'orateur *demande* le drapeau rouge ! — Ce qu'il cherchait dans ses pôches, c'était ce drapeau, mais il lui avait été enlevé. Le coup de théâtre a manqué.

Dans une séance suivante, il ne s'agit plus d'enseignement politique. De quoi parlera-t-on ? De la démocratie et de la religion. Bravo. L'assemblée applaudit. — « La démocratie, dit l'un, a le droit d'être religieuse s'il lui convient de l'être, et athée si elle le préfère ! — Cette déclaration de principes, pleine de profondeur, émerveille tous les amis de l'orateur.

Mais il y a d'autres orateurs. C'est trop de tolérance ! dit une voix, et aussitôt un fougueux démocrate de s'écrier : « Nous ne sommes pas religieux, nous sommes des révolutionnaires, socialistes, athées ! »

Ici l'*Indépendance* nous apprend que « l'athéisme, le révolutionnairisme et le socialisme » du jeune chevalier du crêpe n'ont aucun succès. « En revanche, ajoute la feuille belge, l'assemblée a *vigoureusement* applaudi l'orateur lorsqu'il a proclamé son amour pour l'indépendance de la Belgique, et lorsqu'il a déclaré que si jamais elle était menacée, ses amis et lui la défendraient, non pas de la parole et de la plume, mais en lui faisant un rempart de leurs corps ! »

Ah ! bravo ! C'est là ce qui s'appelle payer son écot. — Vienne une armée française — cette armée, dont le *gros* est au Mexique, comme disait l'*Indépendance* — et l'orateur se rendra sur la frontière. Le calme et la confiance vont rentrer désormais dans l'esprit de M. Deschamps.

Voilà donc la Belgique tranquille. Maintenant, si l'on traitait un peu de l'histoire ? L'histoire est pitoyablement écrite. On a, par exemple, la manie de dire le *grand siècle de Louis XIV*. Grand, pourquoi ? Un siècle qui se compose d'un roi galant, d'un peuple volé.... (cris et murmures). — Et le siècle littéraire ? dit une voix. — « Des littérateurs, répond l'orateur, j'en cherche ; voulez-vous me parler de quelques rieurs.... comme Molière.... et les autres ! » (Grands éclats de rire. L'assemblée entonne le *Pied qui t'mue* !)

Autre séance. Mais non, c'en est assez ! Il y a cela de terrible avec les enfants, qu'ils se répètent. Chaque séance a donc eu son crêpe, son drapeau rouge, « son corps servant de rempart à la Belgique » et son « Molière rieur ! »

Voltaire disait un jour : « J'aime les enfants quand ils crient. — Pourquoi ? — C'est qu'on les emporte ! » Le lecteur dira de même. Emportons donc les orateurs du Congrès de Liége. — Mais maintenant que les voilà dehors, un mot.

Toute cette comédie, on l'a compris, est sans valeur. Que les spectateurs, un moment étourdis, n'aillent pas dire : « Et quoi ! est-ce là la jeunesse d'aujourd'hui ? De nos jours les étudiants quittent ainsi le foyer de la Sorbonne, pour s'en aller à l'étranger débiter de pareilles sottises ! Est-ce là la génération qui nous succèdera ? » — Point de tout ! La jeunesse française n'était pas à Liége, croyez-le bien. Elle est toujours où elle doit être. Ce congrès est tout au plus une débauche; ces discours sont l'œuvre de pauvres bavards.

La jeunesse des écoles, chevaleresque dans ses élans, généreuse dans ses pensées, studieuse dans ses ambitions, est encore où nous fûmes tous jadis ! Hier, elle était décorée au nom de l'Empereur pour son dévoûment dans les hôpitaux ; demain, elle aura les encouragements des plus illustres magistrats en plaidant sa première cause ; elle sera soldat, s'il faut défendre la patrie, et nul ne la verra de l'autre côté des rangs français ; elle sera dans les églises aux jours de prières, dans les écoles aux jours de travail, et si la fougue de l'âge l'entraine parfois, — heureux augure pour l'avenir ! — elle mêle toujours à ses cris de liberté les accents du patriotisme et de l'honneur national. — ERNEST DRÉOLLE.

(*Patrie*.)

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York 1er novembre matin.

(*par le Scotia, voie de Crookhaven*.)

M. Johnson a remis Mitchell en liberté sur la demande des Fénians.

Les Juaristes ont été battus devant Matamoros.

Or, 145 3/4. Change sur Londres 158 1/2 8. Change sur Paris 357 1/2. Bonds 102 7/8. Coton 57.

New-York, 1er novembre.

M. Seward ayant appris que toutes les restrictions concernant les navires américains dans les ports anglais avaient été levées, a invité le secrétaire d'Etat de la marine à donner des ordres aux officiers fédéraux pour qu'un accueil courtois soit fait partout aux navires anglais.—M. Johnson a déclaré qu'il ne reconnaîtrait pas comme revenu à de véritables sentiments de loyauté tout Etat qui admettrait l'obligation légale de payer la dette confédérée. — On assure que la Convention de la Géorgie a adopté à l'unanimité un arrêté abolissant à jamais l'esclavage. — Le bruit de préparatifs pour le procès de M. Davis est démenti.

M. Johnson a répondu à une délégation de Fénians qui lui demandait la mise en liberté de Mitchell : Nous ne pouvons pas oublier la carrière de Mitchell en Amérique, et comme preuve de respect pour une grande partie de ses concitoyens, nous désirons céder à leurs vœux.

Dans un meeting de Fénians tenu à New York, le président a déclaré que de nombreux corsaires seraient bientôt sous voiles.

New-York, 1er novembre.

On a des avis d'El-Paso du 2 octobre. Juarez était toujours dans cette ville. Les impérialistes s'avançaient contre El-Paso.

Les avis de Matamoros du 26 octobre portent que Cortinas avait abandonné le parti républicain et était arrivé à Brownsville.

Le général Ochoa est arrivé à New-York avec une importante mission de Juarez.

Halifax, 1er novembre.

On assure que le gouvernement canadien organise une milice de 40,000 hommes pour gagner les frontières.

Les nouvelles de la Jamaïque portent que l'insurrection qui a éclaté dans cette île est très sérieuse. Les nègres commettent de grandes cruautés. Des renforts militaires étaient attendus.

Londres, 10 novembre.

Le *Times* annonce que le capitaine et l'équipage du *Shenandoah* ont été mis en liberté sans condition.

Dans sa lettre au comte Russell, le capitaine Waddel constate qu'il n'a appris la fin de la guerre que le 2 août et qu'il a pris immédiatement alors la route de Liverpool.

Le capitaine Waddel reste à Liverpool avec ses amis ; l'équipage recevra des secours jusqu'à ce qu'il ait trouvé à s'employer.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 12 NOVEMBRE 1865.

N° 8

LA FEMME D'UN VANITEUX.

LES ÉPOUX.

(*Suite*.) 1

Le bal costumé du banquier Reynold allait s'ouvrir. Les salons étaient combles' on n'attendait plus que M. et Madame Ochard. Ils arrivèrent enfin. Albert en courtisan du temps de Louis XIV, vêtu de velours violet brodé d'or et doublé de satin blanc, Hélène en grande dame de la même époque, brocard rouge et moire blanche ; tous deux étincelants de pierreries et éclipsant tout.

Jamais Hélène n'avait été trouvée aussi belle. Carlos Marsange, qui était là en chevalier des Croisades, ne la quittait pas des yeux un seul instant. Alors même qu'elle ne le voyait pas, elle sentait ce regard perçant fixé sur elle, et une sorte de magnétisme l'attirait vers l'endroit où était Carlos. On dansait depuis très-longtemps déjà lorsqu'il se décida enfin à s'approcher d'elle.

» Belle dame, avez-vous une danse disponible pour un chevalier errant ? »

Sans lui laisser le temps de répondre, son mari, qui était derrière sa chaise, s'empressa de dire :

Je cède au Croisé mon droit à la prochaine valse.

« Permettez-vous que j'en profite, madame ? » demanda Carlos, d'une voix un peu tremblante.

Elle lui tendit la main avec un gracieux signe d'assentiment.

C'était la première fois qu'ils dansaient ensemble. Ils n'échangèrent pas une parole. Un moment, Hélène chercha le regard de Carlos, mais elle baissa aussitôt les yeux, comme éblouie de l'expression de ce regard. En la reconduisant à sa place, il lui demanda timidement :

« Madame, n'avez-vous plus de danse à me donner ?

— Plus une seule. »

Il s'assit à côté d'elle.

« Quelle est, à votre avis, la reine du bal ? reprit-il d'un ton indifférent.

— Ma cousine Emma, » répondit Hélène sans hésiter.

En effet, Emma Dalbray était charmante sous son costume de paysanne italienne.

« Et pourtant, quelle mise simple ! dit Carlos.

— Quand on est si bien douée de la nature, on peut se passer du secours de l'art.

— Cependant, je connais des femmes très-belles qui ont recours aux artifices de la toilette.

— C'est que probablement elles ont ce genre de beauté qui a besoin de parure pour briller de tout son éclat.

— Pas toutes, pas vous, par exemple. »

Il la regardait avec des yeux à la fois ardents et scrutateurs. Elle rougit légèrement. mais répondit avec une parfaite aisance :

« Vous n'allez point, j'espère, pousser la galanterie jusqu'à me ranger au nombre des beautés ?

— Je vous place au premier rang parmi elles, répliqua-t-il d'un ton simple et vrai qui ôtait à ces paroles toute apparence de compliment. Et vous êtes précisément de celles à qui une mise sans prétention sied tout aussi bien que la plus brillante toilette. Pourquoi donc alors ces rubans et ces bijoux ? Si j'étais jolie femme, je ne voudrais pas ressembler à une gravure de modes. Je me parerais de ma jeunesse, de mon bonheur, de mon intelligence, je dédaignerais d'être une poupée chargée de pierreries et de dentelles.

— Nous en sommes tous, ce soir, des poupées, de grands enfants travestis pour un amusement de quelques heures.

— Mes observations ne s'appliquent point à cette soirée seulement. Partout et toujours, on vous trouve la première dans la lice aux tournois de la vanité.

— La vanité, dit Hélène avec un ravissant sourire, est un des péchés originels de mon sexe. Pourquoi en serais je exempte ? »

Carlos s'appuya sur le dossier de la chaise d'Hélène et murmura :

« Une femme de génie devrait être ambitieuse, mais non pas vaine. Elle devrait rechercher, au lieu de louanges éphémères, l'estime générale qui s'attache à une vie modeste et utile.

— Donnez-moi le génie, dit-elle gaiment, et j'aurai l'ambition.

— Ne demandez pas aux hommes ce que vous tenez de Dieu, » répondit-il en se levant et saluant Mme Ochard, qu'un autre danseur venait chercher aux premiers sons d'une polka.

A quelques jours de là, le conseiller Ochard donna une soirée. Son premier soin, en descendant au salon, fut de se récrier sur la toilette de sa femme. Elle était beaucoup trop simple ; cela ressemblait à un négligé, et il avait invité, Hélène le savait bien, des députés, des sénateurs et d'autres personnages notables, auxquels il se faisait une fête de la présenter !

« Mon ami, lui répondit-elle avec douceur, j'ai aujourd'hui une fantaisie de simplicité que tu serais bien bon de me passer pour une fois. D'ailleurs ma toilette va bien. Cette robe de barége bleu clair n'est-elle pas jolie ? Ne suis-je pas artistement coiffée ?

— Tout cela serait à merveille si tu avais dans les cheveux un nœud de ruban ou une tresse de velours, et si ta robe était relevée par quelques bijoux et par des dentelles. Ces légers changements seront l'affaire d'une minute, et je désire que tu les fasses. »

Hélène soupira ; cependant, elle allait céder, quand l'arrivée de Mme Reynoldi, bientôt suivie de plusieurs autres personnes, la retint au salon.

On fit de la musique. Hélène, très-forte pianiste, douée du sens musical au même degré que du sens poétique, exécuta plusieurs morceaux avec un rare talent. En quittant le piano, elle aperçut derrière elle Carlos Marsange, qui venait d'entrer.

« Ne chantez-vous pas ? lui demanda-t-il.

— Jamais en société.

— Pourquoi ? Vous avez tort.

— Je n'ai pas appris à chanter, et je ne possède point, à proprement parler, ce qu'on appelle de la voix. Je crois même qu'il me serait impossible de produire un son en présence de plusieurs personnes.

— Pourtant je vous ai entendue autrefois, et je puis jurer que jamais chant ne m'a causé autant d'impression.

— Si j'osais ajouter foi à vos paroles, je vous répondrais : c'est qu'alors je chantais pour moi, sans soupçonner que j'avais un auditeur. Quand je suis seule, il me semble que j'exhale mon âme dans mes chants. »

A ces mots, elle le quitta pour s'occuper des dames de sa société, et il alla s'asseoir auprès de Mme Reynoldi.

« Hélène n'est elle pas charmante ce soir ? demanda vivement la jeune femme.

— Si, comme toujours. Mais j'admire combien elle est simple dans sa mise, répondit M. Marsange.

— Simplicité qui lui sied à ravir. Cependant je ne lui conseillerais pas d'en abuser ; on la taxerait trop vite d'affectation. Il faut qu'elle montre, notre gentille Sapho, qu'elle est femme aussi, en se parant comme toutes les autres. Je ne puis souffrir ces femmes de lettres qui s'habillent avec une négligence étudiée. Leur orgueil perce à travers cette modestie d'emprunt. Elles semblent toujours dire : Mon génie est si grand que je dédaigne toute autre parure.

— A mon avis, le simple et le grand sont inséparables. La femme d'une intelligence supérieure doit prouver qu'elle est au-dessus de toute vanité puérile.

— Dieu nous garde de ces perfections-là ! J'aime à voir les faiblesses humaines marcher côte à côte avec les vertus humaines. Je ne trouve nul charme au génie vêtu de drap grossier ou à la morale couverte d'une cilice.

— Ainsi, dit Carlos en riant, vous

(1.) reproduction interdite.